

dans presque tous les autres comtés il en existe de semblables ; ces sociétés sont deux ou trois fois par an, selon des exhibitions, c'est-à-dire que chaque habitant qui fait partie de la Société moyennant une contribution d'une piastre par année envoie, dans un lieu fixé d'avance, de tems en tems une paroisse, de tems en tems l'autre, en général la plus à la portée de tout le monde, la plus centrale, envoie, dis-je, les plus rares fruits de la saison, bluets, fraises, framboises, pois, blé-d'inde, patates, blé, l'étoffe la plus fine et la mieux tissée, le fromage le plus gros, les carottes, les navets les plus résolus, les choux les mieux pommés, l'animal le plus pesant, un porc, un bœuf, un mouton.

FRANÇOIS. — Puis, — excusez, mon capitaine, si je continue, — on examine les champs qui sont cultivés avec le plus d'art, qui, dans un arpent réservé exprès, produisent la plus grande quantité d'une certaine semence, de blé, de patates ou autre chose. Je me souviens d'avoir vu des machines, que ces ingénieurs d'Américains ont inventées pour s'épargner du travail, à battre le blé, vanner, couper la paille ; j'en ai vu une principalement qui faisait, au moyen de ses bras de fer, la journée de douze hommes ordinaires.

PIERRE. — C'est bien bel et bon, ce que vous dites là. Mais ces machines sont hors de prix, j'en suis sûr.

FRANÇOIS. — Du tout, on les emploie universellement aux Etats et on les donne, en conséquence, à bon marché.

LE CAPITAINE. — Vous concevez facilement tous les avantages qui résultent de ces exhibitions. Chacun s'empresse de mériter la médaille ou le prix que la Société décerne aux plus habiles ; le soir, généralement, on se réunit autour d'une grande table, on cause, on parle d'améliorations. Nos gens y apprennent, de la bouche de gens plus instruits, que l'industrie de l'un aide à l'industrie de l'autre, que tous les hommes sont également destinés à consommer, en frères, les richesses enfouies au sein de la terre, et que la science déterre plus vite que la charrue.

Au dernier banquet, j'étais assis auprès d'un Irlandais qui déchirait un peu le français, moi qui de mon côté entend un peu d'anglais, nous avons conversé d'agricul-

ture ; il m'a fait comprendre, comme il a pu, tant bien que mal, les fautes de notre manière de cultiver ; me raconta qu'arrivé à Montréal il loua une ferme, puis l'acheta à vil prix parce que le propriétaire la trouvait trop sèche, et puis est parvenu, à force de soins, de travaux, d'engrais, à en faire la meilleure terre du township qu'il habite. En un mot il m'a enseigné, cette soirée-là, plus en deux heures que je n'avais appris de mon pauvre père pendant les vingt ans que nous avons vécu ensemble.

FRANÇOIS. — Mais le gouverneur ne se mêle-t-il pas de ça, aussi ?

LE CAPITAINE. — Oui, je vais vous expliquer comment le gouverneur s'en mêle. Nous sortons de voir quel bien ces diverses sociétés, car il peut y en avoir autant qu'il y a de comtés, il y a la Société d'agriculture du comté de Montréal, celle de Berthier, de Beauharnais, etc., opèrent. Afin d'entretenir entre ces associations des rapports amicaux, une autre société plus grande, plus considérable, s'est élevée au-dessus d'elles : elle s'appelle la Société d'agriculture du Bas-Canada. Désirant lui donner importance et considération ; le gouverneur a consenti à devenir le patron, pour ainsi dire le parrain de la Société ; son secrétaire en est le président. Celui qui dirige les affaires est un monsieur profondément versé dans cette branche des sciences, qui confronte, du matin au soir, le livre qui souffre tout avec la terre qui ne rapporte pas tout, elle. S'agissant après cela de mettre toutes ces sociétés, dont je vous ai parlé auparavant, en connaissance les unes avec les autres ; on crut, avec raison je pense, que le plus court était de fonder un journal d'agriculture. Qui fut dit fut fait. Voilà le journal. J'en suis fort content, pour ma part.

PIERRE. — Je ne sais ce que vous y trouvez de drôle, dans votre Journal d'agriculture, moi.

LE CAPITAINE. — On n'y lit rien de drôle, mon ami ; tout, au contraire, s'y montre sérieux, grave. C'est un bon ami qui brave le soleil et l'orage pour vous rendre visite chaque premier du mois. Grâce à ses indiscretions, il n'y aura pas une amélioration, pas un pied de chou heureux, pas une charrue intelligente, pas une main habile, pas un changement désirable, qui advien-